

Séparés car dans le péché

... Sandro Vitalini, Rome

Théologien, professeur émérite de l'Université de Fribourg

Jésus explique l'unité qui découle du baptême comme celle existant entre le cep et les sarments. La réalité sous-entendue est vertigineusement profonde. Les disciples sont littéralement immergés (baptisés) dans la vie du Père, du Fils et du Saint-Esprit (Mt 28,19) et rendus ainsi participants de l'unité trinitaire. Les expressions de Jésus rapportées par Jean nous apparaîtraient hyperboliques et irréalisables si elles n'avaient pas été prononcées par le Fils de Dieu : « Comme toi, Père, tu es en moi et que je suis en toi... Afin que le monde croie » (Jn 17,21). L'unité entre le Père et le Fils est totale dans l'Esprit d'amour. Par le baptême, nous participons à cette unité et de ce fait nous rendons visible, concrètement, la Vie trinitaire.

Pendant les premiers siècles, malgré les déficiences de ses membres, le christianisme s'est propagé à une vitesse impressionnante par l'amour qu'il manifestait. Une Eglise pauvre, minoritaire, souvent persécutée, avec un minimum de structures de type familial, a donc réussi à secouer un paganisme affaibli et égoïste en suscitant de nombreuses conversions. Aujourd'hui, avec une légèreté qui frôle le blasphème, nous disons que l'unité

entre les chrétiens se réalisera lorsque Dieu le voudra ! Mais le dessein du Père, manifesté par Jésus, est que l'unité entre tous les baptisés s'actualise constamment. Le retard de la communion comporte une désobéissance à la volonté du Père : « N'endurcissez pas vos cœurs » (Ps 95,8). Il ne s'agit pas de prier le Père pour qu'il réalise l'unité entre nous, mais de l'écouter : « Laissez-vous réconcilier avec Dieu » (2 Cor 5,20). A force de retarder l'union, il ne sera même plus possible de la réaliser, car entre-temps les Eglises se seront dissoutes !

La théologie, un prétexte

Pour expliquer les divisions qui séparent les chrétiens, on avance souvent des motifs de type théologique. Dans la réalité, les clivages se sont développés d'avantage pour des raisons politiques, psychologiques et économiques, que doctrinales.

Pensons à la division entre les Eglises d'Orient et d'Occident survenue autour de l'an mil. Les deux blocs politiques voulaient affirmer leur suprématie globale et se dédaignaient viscéralement. L'adjonction du *Filioque* à la profession de foi commune fut voulue par l'entourage de Charlemagne² pour humilier l'Orient, lequel, lui, se sentait supérieur à l'Occident puisque dépositaire de l'autorité impériale. Les questions théologi-

La fragilité et le péché des chrétiens ont déjà conduit les communautés primitives à connaître le drame des scissions. Aujourd'hui encore, les baptisés, avec leurs divisions multiples, doivent reconnaître qu'en vivant ces désunions, ils se séparent partiellement du Père, qui nous demande de nous engager pour l'unité, maintenant, sur terre, dans l'affirmation du mystère trinitaire.¹

1 • Cet article est paru dans la revue *Dialoghi*, Rome, décembre 2006.

2 • Dans un premier temps, elle ne fut pas acceptée par Rome afin de ne pas modifier la doctrine commune.

ques n'ont de fait servi qu'à fomentier des tensions qui ont abouti à des luttes sanglantes. La prise de Constantinople par la IV^e croisade, avec le massacre des frères et le sac de la ville, est une honte indélébile dans l'histoire de l'Eglise.

La rupture en Occident entre réformés et catholiques n'a pas non plus, à proprement parler, de base théologique : nous consentons tous à la doctrine de la justification par la foi si nous admettons l'enseignement des lettres aux Romains et aux Galates. Mais il y a eu un dialogue entre esprits bornés, et ainsi incompréhension. Alors que les intérêts d'émancipation face à l'autorité impériale et épiscopale incitaient des villes et des régions à trouver dans la « nouvelle religion » des moyens pour atteindre la liberté économique et politique convoitée, Luther, lui, n'imaginait pas créer une nouvelle Eglise. Il désirait simplement réformer l'ancienne. Les supplications au pape Léon X le confirment, mais elles n'ont pas été entendues.

L'essence de la foi des baptisés réside dans l'affirmation de notre adhésion vitale au mystère trinitaire que le Fils de Dieu nous a donné, dans l'Esprit, avec son sang, en nous divinisant (Ap 22,1 ss.). Mais lorsque les Eglises se cristallisent sur leurs positions, il devient très ardu de leur faire comprendre cette volonté d'unité demandée par le Père. Plus on insiste sur des aspects particuliers des doctrines élaborées par les Eglises du II^e millénaire, désormais séparées, moins on perçoit l'importance du lien trinitaire qui nous institue frères en un unique corps du Seigneur (Rm 12,5). Car même dans la variété de ses traditions, rites, disciplines, doctrines, la communauté des baptisés est appelée à affirmer l'essentiel de sa foi qui l'unit au Christ sur la terre et au ciel.

Paul VI avait affirmé que l'unité des chrétiens serait le plus grand événement du XX^e siècle. Dans l'optique du pape Jean XXIII et du Concile, cela paraissait possible : il ne s'agissait pas de demander aux Eglises un retour en arrière, une abjuration de leurs traditions, mais bien de reconnaître, ensemble, ce noyau essentiel qui nous fait frères dans l'Esprit du Christ, à la gloire du Père. Les traditions et les doctrines qui se sont développées après la rupture de l'unité divine ne pourront jamais être imposées à tous, mais resteront patrimoine de chaque Eglise particulière. Du reste, l'approfondissement de la communion permet de considérer aussi les dogmes formulés par l'Eglise catholique après la rupture selon une optique nouvelle, œcuménique.

Un effort d'humilité

Dans ce sens, les dogmes mariaux ont une forte base biblique qui doit favoriser une entente. L'Immaculée conception de Marie est proclamée par le N.T. pour tous les baptisés (Ep 1,4 ; Ph 2,15) et ceci permet une compréhension plus profonde du vice originel, donc de cette solidarité ontologique négative déjà soulignée par les Pères de l'Eglise. Ainsi l'assomption corporelle est vue par Paul comme une réalité qui nous concerne tous au moment de notre mort (2 Co 5,1 ss.). Le service même de Pierre est reconnu par les différentes communautés chrétiennes dans l'optique de la tradition de l'Eglise indivise du premier millénaire : un service pour la diaconie et la vérité qui touche toutes les Eglises, appelées à leur tour à exprimer leur « synodalité » avec celle qui préside l'amour universel.

L'erreur la plus grande commise par les milieux catholiques est, à mon avis, le fait de considérer l'évolution des dog-

mes comme un processus d'explicitation et d'enrichissement progressif : ce que l'Écriture nous donne dans son « noyau » devrait ainsi être constamment développé, à l'image d'un arbre qui s'enrichit de nouveaux fruits. Mon opinion, par contre, est que le Nouveau Testament constitue cet arbre auprès duquel nous cueillons ses fruits : la tradition nous transmet ces fruits vivants (puisqu'ils sont des dons du Christ) si nous ne nous séparons pas du cep de la vigne.

Le premier millénaire a été caractérisé par des tensions et des hérésies (en particulier l'arianisme) mais il a su garder cette unité dans la diversité laquelle, plus tard, a été brisée en évidente opposition à la volonté de Dieu. Le sens universel du ministère de Pierre et du ministère apostolique peut être récupéré.

Le célèbre document de Lima sur le baptême, l'eucharistie et les ministères (BEM) a posé les bases d'un accord entre tous les chrétiens. Les propos sur la présence du Christ dans l'eucharistie sont exemplaires. Il est important que tous acceptent la réalité de cette présence affirmée par l'Évangile (Jn 6,55-56), sans imposer de modalités explicatives qui impliquent l'acceptation d'un certain type de philosophie.³

Libérés de la politique

Pendant les premiers siècles, l'Église des martyrs s'est répandue d'une façon incroyablement rapide. Sous la tutelle de Constantin d'abord, puis de Théodose,

elle a assumé des charges temporelles qui l'ont alourdie et éloignée de l'essentiel. Aujourd'hui commence à se dessiner une Église libre de tout conditionnement politique. Demain, ses ministres, à l'image de Paul, pourraient bien être des ouvriers qui vivent de leur travail (bien que des communautés continueront à soutenir matériellement l'annonciateur de la parole, afin qu'il soit entièrement voué à l'Évangile).

L'unité peut s'accomplir dans la liberté, même si les communautés qui réunissent les baptisés sont très différentes. Déjà aujourd'hui, des laïcs pratiquants, dans le camp catholique comme protestant, ne perçoivent pas de difficultés à communier à l'unique pain et à l'unique calice. Ce sens de la communion est moins évident au sein des Églises orthodoxes, en partie parce qu'elles ont encore tendance à coïncider avec des peuples : ainsi le Grec ou le Bulgare se sent nécessairement et uniquement orthodoxe. Cependant n'oublions pas que de nombreuses Églises orthodoxes, bien qu'ayant subi une violente persécution islamique, puis communiste, n'ont pas disparu, alors que d'autres Églises, moins enracinées dans le peuple, ont été anéanties par l'islam. Voici pourquoi la fraction du pain qui est Christ serait un immense enrichissement pour tous.

Cette fraction ne peut pas être imaginée uniquement au terme du processus œcuménique (qui devrait toujours progresser) mais comme une étape qui ratifie l'acquis de l'essentiel chrétien et nous aide à approfondir la réelle fraternité en Christ. L'esprit du Concile, aujourd'hui assoupi, reprendra de la vigueur si les chrétiens admettent que ce qui les unit (l'unique foi) est bien plus fort que ce qui les divise (les traditions particulières). Ils comprendront, avec le pape Jean XXIII, que le noyau de la foi est une chose, et le mode de son annonce, une autre. Les

3 • Les baptisés dans les camps de concentration nazis ont perçu immédiatement l'essence du christianisme et l'ont vécue ensemble en dépassant toutes les barrières confessionnelles. Faut-il admettre que seule une persécution violente sera à même de pousser le petit reste des chrétiens à l'unité ?

chrétiens pourront percevoir leur vocation commune d'être sel pour le monde et lumière pour la terre, s'ils sont unis par l'essentiel et ainsi capables de partager l'unique pain.

Les chrétiens ont constitué ce levain dans les premiers siècles. L'amour fraternel a été leur force révolutionnaire. Le primat de l'Eglise de Rome lui-même s'est affirmé par son intense activité diaconale, et non par des décrets doctrinaux. Cette activité était celle de toute la communauté en faveur des frères en difficulté, des esclaves, des pauvres, même non-chrétiens. Le ferment révolutionnaire de l'Evangile a déchainé les persécutions. La conception chrétienne a transformé l'esclave en frère (comme cela ressort de la lettre à Philémon) et bouleversé les paramètres de l'économie : l'esclave n'était plus une machine à produire à bas prix, mais bien une personne égale en dignité au patricien romain.

Aujourd'hui, les chrétiens sont toujours appelés à un engagement politique profilé. Ils pourront l'accomplir s'ils se sentent unis dans la lutte en faveur de l'affamé, de l'immigré, du prisonnier. Le chapitre 25 de Matthieu nous rappelle que toute la vie chrétienne se manifeste concrètement dans un service efficace pour le pauvre. Plus nous nous laissons interpellé par les hurlements des affamés et des torturés, plus nous obéirons au Père qui nous veut tous unis au service de tous les frères.

L'appel eschatologique

Pour des croyants dont le Christ est la vie et mourir un gain (Ph 1,21-23), nos divisions sont une monstruosité. Au ciel, au-delà du voile de la mort, les barricades n'existeront plus puisque nous vivrons de l'essentiel (Ap 7,9). Nous ressentirons nettement que nous avons

un seul Père et un seul Maître (Mt 23,8-11). Mais ne devrions-nous pas nous en rendre compte déjà sur terre ?

Celui qui se cristallise dans les différences pour garder les divisions a un *horror vacui*, une peur du vide ; il craint de perdre des privilèges et des avantages de type terrestre. Plus notre vie est calquée (Col 3,3) à celle du Christ, plus nous éprouvons la relativité des Eglises, leur insuffisance par rapport au Seigneur de l'univers (Ep 1,3) et la nécessité que, déjà sur la terre, nous obéissions au Père à l'image de ce qui se fait au ciel (Mt 6,10). Plus nous éprouvons notre petitesse, plus l'esprit du Christ peut s'étendre en nous et nous faire grandir dans l'unité (Ep 4,3 ss.).

Lorsque Paul VI s'est jeté à terre pour embrasser les pieds du légat du patriarche de Constantinople, il a accompli un geste prophétique, invitant tous les chrétiens à se jeter à terre et à laver et embrasser les pieds des frères (Jn 13,14) dits séparés.

Par une intense diaconie, des échanges, des rapports d'amitié, on arrive finalement à comprendre que même dans la permanence des différentes traditions chrétiennes, peut et doit exister, non seulement dans les cieux mais également sur terre, un seul troupeau, qui se laisse guider par l'unique Pasteur (Jn 10,16 ; 1 P 2,25).

S. V.

(traduction J.-Fr. Raimondi)